

AUTOMNE 2015 | NUMÉRO IV

EKPHRASIS

LE XX^E SIÈCLE



Comité lecture

Pierre-Marc Grenier, Sara Giguère, Sophie
Levasseur, Édith Payette, Cédric Trahan,
Francis Tremblay, Élise Warren

Couverture

Élise Warren

Impression

Le Caïus du livre inc.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2015

SOMMAIRE

DU XX^E SIÈCLE

9 NO JOHN
Lydia Duval Gagnon

14 ÉTOILE ET
CRACHAT
Édith Payette

25 DES AIRS DE
BÉTON
Samuel Provost

29 LE CHÊNE DU
PARC BELLERIVE
Sara Giguère

40 DIX
Simon Harvey

47 LE LABYRINTHE
Louka Lapointe Hénaut

ESSAIS

57 GÉNÉRATIONNALITÉS
Michaël Lessard

Ekphrasis est une revue de création littéraire. Née sous l’empreinte de l’antique *εκφράσις*, ou la description exhaustive d’une œuvre, sa démarche en est dérivée. C’est dire que nous incarnons un mot, un thème ou un concept par cette chair littéraire qu’est le texte. C’est dire que nous transfigurons les objets en monuments, que nous travestissons les êtres avec des lambeaux de parole. Soutenant l’inconnu à bout de bras, la revue Ekphrasis propose des imitations sans origine, un passage entre l’imaginaire encore informe et la mise en corps de l’écriture qui s’ouvre, explorateur, sur l’éden des lettres.

C'est un être troublant auquel on est constamment confrontés sans y être jamais contraints. On le voit surgir du coin de l'œil dans nos pensées, mais, par habitude peut-être, on ne s'y attarde pas. On a le loisir de pouvoir le laisser en plan, le laisser à l'autre. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il est là devant nous. Comme un verre de vin, il se présente sobre, désabusé, il s'impose à nous, il oblige notre pudeur (ou serait-ce notre indifférence?) à se libérer; il nous force à cesser de le voir pour le regarder; à cesser de l'entendre pour l'écouter. Alors on décide d'aller à sa rencontre. On le prend, on l'observe : sa robe nous surprend, elle est opaque et dense, profonde. On le penche de côté un peu pour mieux le voir. À la clarté de la lumière, son reflet est tuilé, il a une teinte orangé. Son stade d'évolution avancé nous aguiche, nous sommes tentés. On attend sa permission pour pousser plus loin notre exploration, mais l'attente dans laquelle on est laissés nous remplit d'insécurité. Ce n'est pas grave, on y prend plaisir, cette insécurité est émoustillante. On approche notre nez après l'avoir fait tourbillonner un peu : son bouquet poignant nous laisse titubants. L'insécurité fait place à la perplexité pendant que les arômes se succèdent, boisé, balsamique. Les petits poils de notre nez se redressent

excités, ça chatouille, ça pique. On aimerait se taire et garder le secret de nos sens éveillés pour nous, mais le parfum dégagé s'immisce dans nos voies respiratoires et on ne peut empêcher un éternuement bruyant de faire surface. Déterminés à en triompher, on y plonge la bouche avidement : l'arôme boisée tantôt devinée s'affirme maintenant en force alors que l'astringence attaque de plein fouet la portion postérieure de notre langue. Notre bouche en devient asséchée, notre langue rugueuse, râpeuse. Peut-être a-t-on érigé trop rapidement ce corps en infrastructure? Les éléments interconnectés composant sa structure méritent peut-être une attention individuelle? On est allés à sa rencontre avec trop d'arrogance et de présupposés; après tout c'est un être fragile qu'il faut laisser se faire palper par nos papilles gustatives. Il s'agit désormais d'être à l'affût. On retourne à l'affront, nos lèvres s'y trempent, doucement : on le laisse rouler sur notre langue, créer un clapotis, on le laisse se montrer à nous, se mimétiser à travers les étapes successives de son passage en bouche. Les tannins plus tôt évoqués sont rééquilibrés par l'acidité. Les côtés de notre langue picotent, activés par l'aspect auto dérisoire que se donne l'être, sujet à part entière qui se dédouble. Fuit-il sa propre désuétude? Son ennui? Non, vengeur il se réclame et se réapproprie, ample, capiteux, charnu, vif, de par son ironie déclarée. On aimerait le déposer, le laisser derrière nous et l'oublier. Trop tard, exigeant, capricieux, satisfait d'avoir ondulé sensuellement dans notre bouche, il exige qu'on en approche une dernière fois le nez : le fond de verre, le bouquet final. Les larmes visqueuses, vestiges de son existence éphémère, parcourent les parois du verre diffusant

un arôme animal, sauvage, persistant; il s'obstine dans la revendication de sa pluralité. On croit enfin le saisir à l'intersection de sa spectacularisation et de son engagement, mais hélas, trop proches de l'objectif de par notre nature contemporaine à la sienne, on le laisse s'échapper d'entre nos doigts comme un fait divers, diffus : le XXI^e siècle.

PAR SARA GIGUÈRE

NO JOHN

Lydia Duval Gagnon

L'odeur de sueur et de musc dans la chambre me rappelle ton départ. Encore parti avant l'aube. Je ne suis plus surpris. Je reste seul dans l'éclairage trop fort de l'après-midi, pas assez filtré par mes rideaux. Je regarde mon cellulaire. La luminosité soudaine m'aveugle et l'heure avancée me décourage. Je ne sais pas où j'ai le plus mal, je me dis que c'est la dernière fois. Me lever m'est pénible et chaque mouvement résonne à travers mes os comme autant d'échos de regrets. Je me décide à me faire un café, enjambant les cadavres de bières que nous avons semés un peu partout dans l'appartement. Mes pieds collent vaguement sur un restant renversé, mais toujours pas ramassé parce que nous nous en foutions, hier nuit. Ça pue l'alcool fort, la sueur et le chow-mein à deux dollars de St-Laurent. Le mélange est dégueulasse, surtout le lendemain. Ça ne me dérange pas, ce n'est jamais vraiment

chez nous quand tu n'y es pas. Je me sens encore un peu enivré, trop peu articulé, je pense comme un auteur naïf de fanfiction, je rêve d'amour douloureux. Je prends mon café, jamais assez fort entre les shooters d'hier et la bouteille de gin vide. La bouteille de scotch est disparue. Je devrais m'y attendre, vu le nombre de fois. Je me demande comment tu peux donner classe en ce moment, et j'essaie de m'en foutre, pour que tu fasses partie de ma vie autant que je fais partie de la tienne. Je sais qu'une douche ne suffira pas à me réveiller. Mon lit sent encore trop nous deux pour que j'y retourne.

Je m'en sortais bien, avant de te croiser, accoudé au bar, alors que tu parlais à mon exact contraire, une fille que je préférais imaginer bête, trop bronzée, trop déshabillée, trop souriante, trop plastique, pas assez moi, en rien moi. Je me suis demandé pourquoi j'étais sorti aussi. Je suppose qu'à force de swiper à gauche toute la soirée, j'avais envie de voir des vrais gens. Ma désintoxication se déroulait bien. Je n'avais envoyé aucun texto alors que j'étais bourré, je n'écoutais presque plus de chansons me rappelant nos rencontres. Mais je suis tombé sur toi. Dans mon bar. Nonchalant comme à ton habitude, le fond de barbe qui te donne un faux air sale et la chemise trop bien ajustée. Comme si tu ne savais pas. Comme si tu n'avais pas fait exprès. J'ai

essayé de ne pas m'attarder sur ton corps, jusqu'à ce que tu me lances un regard par-dessus son épaule. Le sourire qu'elle a cru que tu lui adressais a réveillé quelque chose au plus profond de mon âme que j'essaie de faire taire depuis longtemps. Je me suis commandé n'importe quel shooter pour me faire oublier. Je voulais partir dégueuler tout ce que je ne te disais pas ailleurs, mais j'étais comme un papillon de nuit à la lumière. Une blonde, qui n'était pas toi, me faisait de l'œil et je lui ai payé un verre pour la faire taire. Surtout quand tu es là, les autres sont tous banals. Elle ne la fermait pas, alors je l'ai amenée danser, pour m'assourdir. Fière d'elle, elle m'a laissé lui agripper les hanches, passer mes mains sur ses seins, ses fesses, comme si j'aimais ça. Je sentais sa chaleur, son odeur sucrée vanillée, sa chatte qui ne cherchait qu'une baise. J'avais la nausée. J'ai changé plusieurs fois de partenaire alors que la musique devenait assourdissante. Je ne distinguais plus les dj, ni les remixes. J'étais devenu une part de la masse, sautant sur le même rythme et espérant probablement la même chose. Un mélange d'histoires sans fin et de mensonges sans lendemain. Je menais une bataille pour de l'affection que je ne voulais pas gagner, mais que je ne savais pas perdre non plus. Je me suis perdu, contemplant mes mauvaises décisions, mes insécurités et le peu d'avenir qu'il m'est possible d'avoir. Tu ne sembles jamais t'arrêter, mais je

sais que tu comprends. Je me suis soulé pour que le plancher tourne plus, pour moins te croiser, pour plus t'oublier. Tu as empoigné mon épaule. Plus personne n'existait. Enfin.

« Chez toi. »

C'est tout ce que tu as eu besoin de me dire pour que je retourne dans mes vieilles habitudes. Parce que tu aimes me faire souffrir, et que j'y suis consentant, on a fait comme si de rien n'était en buvant et en jouant à *Call of Duty*. J'étais distrait, j'ai mal joué, ça m'importait peu. Je campais, snipant les membres de l'autre équipe, les uns après les autres. Je suppose que les réflexes ont pris le dessus parce que j'ai reçu des menaces de me faire éjecter de la part du serveur. Je n'ai pas bougé. Je n'étais pas de l'équipe gagnante de toute façon. Entre deux faggots et un noob, j'attendais ton autorisation pour faire quoi que ce soit. Tu as pris ton temps. Même après avoir arrêté le jeu, tu as jassé longtemps, remplissant nos verres comme si c'était chez toi. Je ne comptais plus les verres de gin, je ne me souviens toujours pas quand nous avons ouvert mon scotch. Le bon, celui que je n'ouvre que lorsque tu es là. J'ai retenu mon soupir quand tu as commandé qu'on regarde des animes. Le cliché est que je suis un bon yuke. J'avais abandonné depuis longtemps quand tu m'as plaqué contre le mur, alors que je nous resserrais à boire. C'est probablement là que nous

avons renversé les bières. Je ne peux pas dire que je me suis battu plus que ce que tu souhaitais. J'en avais trop envie depuis trop longtemps. Je t'ai laissé mener le combat comme j'aimerais que tu mènes ma vie. J'en ai profité pour lancer au loin ton téléphone qui vibrait de textos d'une autre. Je voulais tellement que tu m'appartiennes pour quelques instants. Tu m'as mordu, j'ai effleuré tes épaules. Tu m'as laissé des bleus, j'ai entaillé ta sculpture parfaite. Faire une marque, une preuve de ma présence éphémère dans ta vie. Je me suis rempli de toi, profitant de chaque seconde mourante.

Ce qui fait que je me retrouve seul avec ma gueule de bois. Tu es encore parti avec la nuit. Je me ramasserai plus tard, aérerai ma chambre pour faire comme si de rien n'était.

Et attendrai.

ÉTOILE ET CRACHAT

Édith Payette

L'ennui me porte du matin à l'aube, chaque matin et chaque aube que je supporte. Souvent, au réveil, j'expulse dans un mouchoir l'amas de mucus qui se crée au fond de ma gorge. Je crois que mon mal de gorge s'inscrit dans les symptômes du règne de l'air climatisé. Souvent, au réveil, je n'arrive pas à parler. Ni le soir, car ma voix s'use.

J'aimerais vraiment me taire. J'aimerais avoir quelque chose de si important à dire que je n'oserais pas. J'aimerais tenir secret, en secret de moi-même, une beauté, une immensité. Un astre. Mon absence de mots s'agiterait, scintillante, tandis que moi, plus sombre et petit au-dehors, je grandirais sous la poussée de mon secret en expansion. Sans que nul ne le sache ou ne le voie. Ma voix qui parlerait sans bruit, pour moi-même, ne s'éteindrait plus.

En cet instant, je pourrais ouvrir le monde sur mon ordinateur portable. J'écirais sur vingt plateformes différentes la moindre pensée qui m'effleure. Mais je me tairai. Même si en devinant ma médiocrité l'on me devine en entier, je refuse de la hurler : je la chuchoterai à l'oreille basse des rats de la même portée que moi.

L'alarme me crie sans gêne l'heure d'être utile et anonyme. J'affronte ma bibliothèque où tous les livres me racontent. Après en avoir saisi un, je m'engouffre dans l'ascenseur qui chute sur quatorze étages. En fait, sur treize mais il n'y pas de treizième dans l'immeuble pour éviter une plus haute ascension à notre malchance. Alors, symboliquement, je m'effondre de quatorze étages avant d'atteindre le trottoir mouillé et l'autobus aux passagers humides dont les parapluies me picorent.

La marée humaine me jette, dans son ressac, devant la tour à bureaux où je m'assois neuf heures par jour. Huit heures à mon poste où je gratte de mes pieds le tapis crasse ; une heure dans la salle des employés où je répands les miettes de mon sandwich sur le linoléum. Notre travail se décline en gris, en noir décoloré, en blanc sale ; en mélamine, en stuc, en plastique ; en routine, en dépression, en congé de maternité. Accessoirement, je réponds au téléphone pour informer, jamais très bien, les clients des

compagnies pour lesquelles nous sous-traitons.

Le grand *Nous* des vieillards, des étudiants et des immigrants ne peut pas trouver un emploi passable hormis dans ce centre d'appel. Il y a un petit *nous* à part, Constance et moi : les non-ambitieux. Nous nous spécialisons dans l'inutilité, l'insubordination passive, l'improductivité, la procrastination et le dédain secret de notre entourage. Bachelière en droit, Constance excelle à prendre de haut les clients moins scolarisés qu'elle. Ils ne rappellent plus, honteux, et la compagnie se réjouit de voir ses lignes moins encombrées. Constance est à notre entreprise ce que la peste bubonique fut au Moyen-âge.

Moi, je l'aime. Les valises sous ses yeux s'étendent si loin, se teintent d'une telle ardoise, qu'on jurerait qu'elle part sans cesse et ne dort jamais. Qu'elle part pour des endroits souffrants, peut-être la vallée des Larmes ou Brossard. Elle a l'air morte, elle est très belle, Constance. Je n'avais jamais vu des cheveux aussi blonds : la première fois je croyais qu'ils blanchissaient à cause de l'âge ou de la maladie. Mais mon amie s'ennuie seulement trop pour prendre la peine de se colorer.

Si elle se colorait, elle se parerait comme l'automne des couleurs qui annoncent le rien, qui coupent le souffle dans la beauté du dernier instant. Comme au party de Noël, où elle

rougissait dans les toilettes ses joues creuses au fard. Elle retournait sans cesse se peindre; elle se trouvait même plus souvent dans la salle de bains que les cocaïnomanes et la réceptionniste qui a la maladie de Crohn. Il y avait aussi les deux étudiantes qui cumulaient les égoportraits. Elles démissionnaient une semaine plus tard, il me semble. J'espérais qu'elles boivent assez ce soir-là pour en profiter, mais j'oubliais que la boisson ne m'aide pas à draguer de mon côté, alors rien n'a fonctionné.

La magie de Noël inspirait aussi Constance. Lorsque j'ai aperçu ses genoux par terre dans une cabine de la toilette des hommes devant les souliers de Bernard, j'ai compris pourquoi elle tenait à se rougir les joues comme le costume du Père Noël Coca-Cola. Le rouge de l'amour pétillant et sucré. Cancérigène, peut-être, comme le reste.

Céline chantait *Blue Christmas* quand j'ai recroisé Constance. Elle ne se maquillait plus compulsivement, car elle pâlisait plus que la neige qui collait aux fenêtres. Dès que celle-ci touchait la vitre, elle se liquéfiait et Constance aussi fondait dans mes bras. Elle mollissait à cause des vodka-canneberges. D'habitude, elle ne boit pas parce qu'elle n'a pas d'amis, alors elle ne le supporte pas. Mal liés par son câlin de boisson, nous avons foncé dans le sapin et l'étoile en

plastique est tombée entre nous. Les pics du haut s'enfonçaient dans les seins de Constance, mais on l'a gardée. Pour une fois qu'il y avait quelque chose entre nous.

Un coup parti, nous avons entrepris de nous embrasser. Nos lèvres se touchaient presque, mais j'ai songé que je ne voulais pas goûter Bernard alors j'ai émis une toux forcée. Mes convulsions ont ébranlé l'étoile et elle est tombée par terre. Pas moyen qu'elle brise parce qu'elle était en plastique.

Alors, Constance et moi ne nous sommes jamais embrassés et maintenant il est trop tard. L'important, c'est que tout le bureau pense que nous avons échangé ce baiser parce qu'il n'y avait personne d'assez sobre pour remarquer mon hésitation finale.

Ils ne savent donc pas que je n'ai jamais embrassé personne. Je mourrai sans doute sans n'avoir jamais embrassé personne et je préfère. Parce que la première fois passée, la magie ne résistera plus à l'érosion de la salive. D'ici là, je peux me faire croire qu'il y aura quelqu'un de vraiment exceptionnel que je pourrai embrasser.

J'aime Constance, et je crois bien qu'elle m'aime, mais vaut mieux persévérer dans nos malheurs isolés. Ils se rencontrent, par moment, comme deux comètes qui subitement se fracasseraient dans leurs trajectoires : de la

perte de quelques morceaux dans ce frôlement jaillit une lumière si éblouissante qu'on ne verrait plus si elle durerait. Non, aucun intérêt à nous aveugler en fusionnant pour de bon nos angoisses bileuses. Nous éclatons à l'impromptu. Puis, nous retournons à nos claviers et à nos casques d'écoute pour délimiter nos cœurs en expansion qui menacent de se répandre. Nous les contenons serrés dans le médiocre pour qu'en ouvrant la conserve à l'occasion, l'amour soit plus plein, plus inconcevable.

Ce matin, il faut garder la conserve close. Au moins, il pleut : je peux parler avec les clients du mauvais temps. On partage une raison de se morfondre, alors on se réjouit. Parfois, je dois bloquer ma ligne pour tousser un peu et cracher dans un mouchoir. La réceptionniste qui a la maladie de Crohn me regarde et me lance un compatissant « ce doit être la climatisation ». Tandis que je hoche la tête, nous levons nos yeux vers la bouche de ventilation obstruée de poussière. Nous respirons le même air vicié, nous mourrons un peu ensemble, à l'insu de la multitude. Mais nos derrières reposent confortablement sur nos chaises identiques alors nous ne nous inquiétons pas trop. Avant que les surveillants ne m'avertissent, je remets ma ligne en fonction et aussitôt je reçois un appel.

Un appel devrait durer entre une minute vingt et une minute quarante. Parce qu'à plus d'une minute quarante, on perd du temps mais moins qu'une minute vingt, le client se sentirait peu important. Alors à une minute et demie, on peut clore la discussion et qu'il se sente juste assez peu important. Durant sa grossesse, ma mère appelait sans doute ici et posait le combiné contre son ventre : je détiens la conviction, de mémoire d'enfant, d'importer juste assez peu.

À midi, mes mâchoires coordonnées à celles de Constance mastiquent mon sandwich. Il goûte la future moisissure. Sans doute parce que je l'imagine tachetée de vert et de brun, si je l'oubliais deux semaines dans le réfrigérateur. Il n'y a aucun moyen pour que le pain et la viande ne nourrissent personne : si je ne digère pas ce sandwich, les bactéries s'en régaleront. Le jambon, il y a deux semaines, attendait l'heure de son repas dans son enclos, avec son numéro déjà accroché à l'oreille pour l'abattoir. Il mangeait en moulée les céréales qui côtoyaient le blé de mon pain.

Soudain, la relation incestueuse des composantes de mon repas m'obsède davantage que leur péremption entamée dès la première seconde de leur existence. Le cochon a mangé le blé du pain, le blé a germé sous le fumier produit par le cochon. Moi, je joue les troisièmes roues

de carriole en m'immisçant dans ce cycle où je ne nourris personne. En mangeant sa salade, Constance le joli petit lapin s'en tire bien mieux.

À treize heures nous retournons dans nos enclos. Je donne ma voix au téléphone et je m'entends dans un retour de son dérangent. Cette voix, que je sais mienne, ne correspond pas à celle qui voyage entre ma bouche et mon oreille. Où vais-je si loin pour rentrer vers moi dépareillé ? Si on m'entend cette autre voix et jamais celle que je pense, connaîtrai-je toujours seul le son secret, celui que j'invente pour dire le monde et auquel le monde se ferme, sourd ? Je parle des heures durant, muet de mon véritable et unique timbre. À tous ceux à qui on me contraint d'abandonner ma parole, je lègue le spectre de mon bruit.

Le doute creuse mon oreille, couvrant le hululement des appels : aurais-je un secret ? Ne pas oublier, en chaque battement de mon cœur, le decrescendo qui s'amorce depuis ma conception, est-ce un secret ? Me plonger dans la conscience suraiguë du silence qui s'ourdit, voilà le souffle qui me sépare du crachat. Je file, étoile d'août, je m'éteins. Ce que l'on perçoit de moi diffère sans cesse ; ma vie durant, on me verra mort.

Ma pensée se débat hors des marées de caféine : les mots laissent voir une tête engluée d'algues puis coulent. Je choisis chaque matin, de

ma bibliothèque, quel livre j'ouvrirai et fermerai dans une pulsation cosmique. Le bruit du monde qui ne tient qu'au fil de mon téléphone enterre la confiance murmurée entre les pages. Impossible de lire, mais je copie ces mots :

La seule fonction de l'amour est de nous aider à endurer les après-midi dominicales, cruelles et incommensurables qui nous blessent pour le reste de la semaine — et pour l'éternité.

Constance me blesse-t-elle? Je l'avale avec un verre d'eau pour chasser ma vie. En elle, je sais voir quelque chose qui dépasse d'un mètre la cloison des bureaux, d'une tête ma pensée. À un pied du rêve. Son goût de chlore se couche dans l'amer, je me couche dans cet inquiétant murmure et m'endors.

Mes ongles kilométriques rongent-ils Constance si je ne les ronge plus?

Jamais je n'ai caressé quelque chose comme un rêve, mes caresses sombrent plus bas. Et dans mon cœur atrophié, il n'y a qu'une fonction vitale qui me dépasse. J'absorbe hier et aujourd'hui dans les pores de ma peau. Quand quelque chose comme demain arrive, il glisse sur ma temporalité d'épiderme.

Et quelque chose comme demain arrive. Le moulin hanté tourne encore à vide, mais sans son fantôme. Constance quittait le naufrage en

secret. Avec ses valises sous les yeux suffisantes pour partir vers la mort, elle survivra bien.

Enfin quelque chose d'irremplaçable. Puisqu'il y a confusion quant à savoir s'il s'agit d'une démission ou d'un renvoi, les procédures administratives stagnent et le bureau trente et un reste occupé par son absence.

Elle imprégnait de ses pas le tapis, elle laissait entendre parfois un murmure indistinct, elle déplaçait un objet pour trahir sa présence. J'ignore comment nommer cet état où elle recule encore vers l'extérieur. Depuis le premier instant, Constance sort de ma vie. Ou, si ma vie se trouve ailleurs, elle s'y rend de recul en recul.

Il n'y a pas de place pour les vertus ici. Les minutes trente s'accumulent entre moi et les éternels inconnus. Par un curieux hasard, je hais tous ceux que je ne connais pas; par souci d'équité, la plupart de ceux que je connais aussi. Si j'aimais Constance, c'était dans l'attente du regret d'elle. Il faut regarder le passé et le réinventer, car devant, le chemin se trace sous nous. J'efface mes pas en traînant mes pieds, je lance des cailloux dans mon sillage pour semer de fausses pistes. Cette supercherie seule me gardera inscrit.

Je change, je reste, je change, je reste, je change, je reste, en simultanée.

Le 6 mars, je décide de ne plus cracher. Moi qui désire me taire, moi qui aspire au secret, je

chassais mes sécrétions au lieu de les enfouir en moi. Plus maintenant, plus jamais. Pour ne pas courir à demain, je garde hier en moi. Ma voix d'hier, l'usure de mes cordes due aux paroles d'hier, le rejet muqueux d'hier, je le garde au creux de ma gorge.

Les premiers jours, je projette des sons enroués et mes collègues m'évitent encore plus que d'ordinaire, croyant à une bronchite. Mais le secret, heureux d'être gardé, grandit. Il occupe chaque canal, chaque voie, et bloque les mots présents. Je suis un téléphoniste muet. Le fantôme de ma voix s'estompe, se replie hors champ auprès de Constance.

Dans la trame incessante des appareils électronique, contre le grondement du vent et du métro, sous les éclats de voix de mes voisins, me taire, enfin. Je me tais pour garder, le silence.

Il n'y aura ni ordre, ni chaos, ni rêve, ni désillusion. L'absolu ne se retrouve que dans le point d'absence entre les deux versants du sablier. Mais il pourra y avoir moi, cracheur d'étoiles inconnu.

DES AIRS DE BÉTON

Samuel Provost

Un seconde version de ce texte (non-publiée) a comme titre : *Un paysage de matières modelé par trois axiomatiques pour une infrastructure et par une ligne de fuite fractale.*

L'air climatisé, le béton, l'asphalte. La friture dans l'air comme le son de la scie rotative dans le chantier plein de débris. Juillet de construction même en vacances, même dans les festivals, chaque fois avec sa lumière monotone. Lumière en résonance avec le bruit de la rotation de l'air climatisé, le goût de l'asphalte.

À quelque part étendu, le corps en infrastructure, ayant parfois une forme proche d'un échangeur d'autoroute, il ressent un trafic qui pourrait provenir des fenêtres. Il serait possible de le dire couché, quoiqu'il est dans cet état de

dysfonctionnement depuis plusieurs jours. S'il ne bouge pas, ce n'est pas qu'il manque de volonté ou qu'il n'y a pas de mouvements qui traversent son étendue. « On » bouge et il est affecté.

L'éclairage monotone lui donne le poul, et propulsé par le cycle rotund des particules au-dessus de son visage, un souffle lourd émane de ce qui était autrefois sa bouche. Si ce n'était du bruit extérieur, il serait possible d'entendre les notes tantôt rauques, tantôt étouffées, transportées par l'haleine adipeuse sortant du fond de la gorge, de même que le son presque imperceptible des pores suintants où d'autres particules produisent un mouvement similaire dans ce qui ne se vit déjà plus comme une atmosphère respirable.

La sécheresse de l'air ambiant est amplifiée par la viscosité du bitume et des gras. Les fissures qui ne cessent d'apparaître sur sa peau sont à chaque instant comblées par une mixture goudronnée et grasse. Après chaque rupture cutanée évitée, le mélange est séparé de nouveau, il retourne dans l'air, il n'y pas de perte. Dès la construction d'un corps en infrastructure, sa surface ne cesse de s'effriter, il est toujours à réparer¹.

¹ Plusieurs aujourd'hui pensent que l'utilité est un critère facultatif lors de la métamorphose d'un corps en infrastructure. Certains avancent même que la métamorphose de corps en infrastructures est une façon de maintenir *un ordre qui ne se formule pas, qui se construit pas à pas et sans phrase*.

Le corps se voit traversé d'une goutte de sueur sans éclat. Lentement, elle voyage sans destination fixe, de façon sinueuse et peu efficace. La perle est sans nacre et s'évapore lentement et laisse derrière elle un dépôt et celui-ci finit par grésiller et à son tour se fondre, et dans le ciel distordu, et dans l'air vague. Une vibration miragineuse se crée près de la surface par l'accumulation de nombreuses autres gouttes qui se diffusent complètement et incessamment.

La lumière de juillet réagit dans cette atmosphère et, à la surface du corps, donne un souffle à des formes fantomatiques provenant d'un composé de mouvements et vibrations. Elles s'accumulent et semblent travailler difficilement les solutions grasses et goudronnées, ou grésiller paresseusement et sans éclat, ou bien, quelques fois, se rejoindre emportées dans les cycles rotonds, suivant la cadence des sons rauques et étouffés. Puis, les formes s'estompent et Juillet monotone se réaffirme, malgré qu'il ne soit jamais disparu.

Le corps est séché. Enduit, grillé, déshydraté, asphalté, enduit, grillé, séché. Le trafic se confond avec les rondes de particules, le déplacement des mixtures, la diffusion des gouttelettes. Les bruits s'égalisent. Le corps en infrastructure habite de moins en moins l'endroit où il est étendu : il le couvre ou l'empli, tout au plus.

... Dans les crevasses autrefois cutanées, une étrange cavité qui troue l'espace et déborde la surface se forme. Dans cette cavité, les voies, qui autrefois, ou autrement, auraient eu l'apparence de lobes, sont au nombre de trois sur la droite et de deux sur la gauche. Moins qu'une goutte, plus insignifiante qu'une gouttelette, à peine aqueuse dans sa substance, *elle* est emportée dans une voie. Des vibrations produisent des fêlures sur sa surface, puis celle-ci se froisse, se déforme, se tord, se déplie, se reforme. Dans la descente, le chemin rétrécit, la pression grimpe, la vitesse augmente. Un cul-de-sac semble être au bout de son chemin : *elle* rattrape les fêlures, se rend hors des dimensions de surface et de volume. La température descend, la pression continue de grimper, pourtant rien ne se fige. Au seuil de la dernière frontière, une vibration traverse et distord l'espace, les surfaces, la visibilité.

Au bout, il n'y a plus qu'une membrane close qui sera bientôt bétonnée, asphaltée et enduite à son tour. Aucune trace visible. Par sa course folle, qui l'a peut-être aussi abolie, *elle* semble avoir traversé au Dehors. Un passage aurait-il été possible?

LE CHÊNE DU PARC BELLERIVE

Sara Giguère

Une table à pique-nique est située au centre de la scène. Sur les bancs sont assis un vieil homme et une jeune fille. Deux sacs en papier brun sont posés aux extrémités de la table. La jeune fille mange un sandwich. L'homme boit une bière.

En périphérie de l'homme, un enfant est assis par terre lui faisant dos. Il a un bac de sable mouillé devant lui.

Un chœur de personnes est disposé dans la salle parmi les spectateurs. Lorsque le chœur intervient c'est toujours d'une voix monotone et d'un registre sonore bas, comme s'il psalmodiait.

Tout au long de la pièce, l'homme construit et démolit des châteaux de cartes avec un vieux paquet de cartes sales. En synchronisation avec l'homme, l'enfant construit et démolit des châteaux de sable.

La jeune fille a un casque d'écouteurs sur la tête. La chanson « Alors on danse » joue à pleine intensité dans la salle. La musique noie tout autre son potentiel.

L'homme tourne la tête à plusieurs reprises vers la jeune fille.

L'homme, inaudible : Y fait beau aujourd'hui hein ?

La jeune fille ne répond pas.

L'homme parlant un peu plus fort, il devient à peine audible : Y fait beau aujourd'hui hein ?

La jeune fille ne répond pas.

L'homme, hurlant : Y fait beau aujourd'hui hein ?

Embarrassée, la jeune fille tourne la tête vers l'homme. Elle enlève son casque d'écoute. La musique cesse immédiatement de jouer : Excusez-moi ?

L'homme : Y fait beau aujourd'hui hein ?

La jeune fille : Oui monsieur !

L'homme : Eille, c'est rare d'ces temps-ci qu'y fasse beau soleil de même.

La jeune fille : Ben oui...

L'homme : Cet été ça été une température de marde, tu trouves pas ? Y'a eu d'la pluie presque à tous les jours.

La jeune fille : C'est vrai ça...

L'homme : Bon, ben en tout cas, j'te dérangerai pas plus longtemps. J'trouve ça bien que tu

profites du beau temps comme ça, en faisant du vélo, ma p'tite fille.

La jeune fille : Ben non... Vous m'dérangez pas monsieur. Voulez-vous un sandwich? J'en ai un autre dans mon sac.

L'homme : Oh, t'es ben fine ma grande, mais j'pourrai pas l'manger ton sandwich.

La jeune fille : Ah. Ok. Ben. *Silence.* Vous êtes sûr, monsieur?

L'homme : Ben, c'est que si j'mange ton sandwich, j'risque de l'vomir un autre tantôt, parce que, ben, ça fait un bout qu'j'ai pas bouffé que'que chose. Mais j'suis ben heureux avec ma bière là.

L'homme sort une autre bière de son sac en papier.

La jeune fille : Ah. Ok. *Elle commence à remettre son casque d'écouteurs sur la tête.*

L'homme : Mais... tsé... j'tais pas toujours de même, moé.

La jeune fille prend une grande inspiration. Soupire. Elle redépose ses écouteurs sur la table.

Le chœur : Ça a débuté comme ça. Moi j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler.

L'homme : J'tais ben heureux, moé, d'travailler pour la compagnie familiale. Mon vieux, y me traitait ben tsé... Balayer les rues, ça paie pas si pire... Ça t'donne de quoi ben manger pour ta

panse. Mais, mon bon ami Arthur, lui, y trouvait toujours que j'pouvais faire mieux. Lui, y'était monteur de lignes...

L'homme interrompt son discours et lance un regard vers la jeune fille. Tu l'sais c'est quoi ça, être monteur de lignes, hein?

Pendant que l'homme reprend son discours, la jeune fille sort son cellulaire et semble en devenir obnubilée : Pis maudit qu'ça avait l'air pas pire pantoute comme job... Pis ben payé en plus... Pis y m'en parlait à tout bout d'champ... Mais, tsé... moé... j't'avais pas fait ça d'l'école pour ces machins-là... Moé... depuis qu'j'tais p'tit j'men allais être dans compagnie familiale... pis c'est toute...

Le chœur : La plupart des gens ne meurent qu'au dernier moment; d'autres commencent et s'y prennent vingt ans d'avance et parfois davantage. Ce sont les malheureux de la terre.

L'homme : Mais, maudit qu'ça avait l'air alléchant c'te job-là. Pis un jour Arthur y m'a dit : « Écoute moi ben, mon boss y se cherche quelqu'un de plus pour notre équipe de monteurs, j'y ai dit que j'connais que'qu'un. Pis y me fait confiance mon boss, facque y t'engage, pis y va te faire ta formation, pis après ça, tu pourras travailler avec moé. » Pis moé, j'me suis dit : « Bon, là mon Gaétan, faut qu't'arrêtes d'avoir peur. Prends donc une chance, pis vas-y. Tu vas

t'faire plus de cash, pis tu vas pouvoir avoir une famille, pis la rendre heureuse. »

Le chœur : On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté.

L'homme : Si j'avais su... Si j'avais su c'qui m'attendait... Tsé, quand on est juste assez jeune pour s'croire au-d'sus du monde... pis juste assez vieux pour penser qu'on a toute vu... qu'on a toute vécu... Ben c'est toujours là qu'on s'fait pogner... Pis ça frappe fort. Ben un moment donné, j'tais en haut, pis j'gossais après la boîte, le transformateur là... Pis y'avait un 'tit jeune en bas... Lui, y'avait pas d'expérience... Y pouvait pas savoir... C'tait un accident.

L'homme remarquant que la jeune fille regarde son cellulaire : Tu m'écoutes p'us ?

La jeune fille : Oui oui j'vous écoute monsieur, j'cherchais juste c'que c'est un monteur de lignes.

L'homme : Ah ! Mais t'as pas besoin d'faire ça, j'peux te l'expliquer moi, c'est...

La jeune fille : Non, non monsieur, dérangez-vous surtout pas avec ça j'ai déjà trouvé c'que c'est.

L'homme, un peu déçu : Bon... Ok...

La jeune fille ne resserre pas son cellulaire, elle commence à texter dès que l'homme reprend son discours. L'homme ne porte plus vraiment attention aux actions de la jeune fille.

Le chœur : C'est peut-être ça qu'on cherche à

travers la vie, rien que cela, le plus grand chagrin possible pour devenir soi-même avant d mourir.

L'homme : Ben j'avais crié d'en haut : « Tasse toé de d'la! Awaye! » J'y avais dit... J'lavais averti... Pis plus qu'une fois. J'sais pas... Peut-être qu'y m'a pas entendu... Peut-être qu'y s'est pas rendu compte de c'qui s'passait.

Le chœur : N'oubliez pas que je suis vieux, je pourrais me payer le luxe de m'en foutre moi de l'avenir! Cela me serait permis!

L'homme : Que'que chose comme ça... Ça t'change t'sais... Moé, j'aurais pas pu continuer. Arthur, y m'a dit qu'ça arrivait souvent... Que « ça fait partie des dangers du métier, mon Gaétan. » J'ai arrêté d'aller à job. Pis j'me suis embarré chez nous... C'tait d'ma faute à moé... À c't'heure j'suis ben d'même allongé dans l'parc... Le monde y m'regardent croche... Y prennent leurs enfants par la main pour les éloigner d'moi... Quand j'leur parle, souvent, y me disent : « T'es tu malade? J'te donnerai pas d'cash, tu vas juste aller t'acheter une autre bière. » Pis moé j'me dis : « Y'ont ben raison. C'est d'ma faute qu'y'est mort. »

Le chœur : Ne croyez donc jamais d'emblée au malheur des hommes. Demandez-leur seulement s'ils peuvent dormir encore?... Si oui, tout va bien. Ça suffit.

L'homme : Dormir?! C'en est une bonne, ça. J'ai pas dormi depuis longtemps moé. Ben... Oui...

J'ai dormi... Mais pas comme les enfants. Les enfants, ça dort ben... Ça dort les poings fermés même quand ça fait des cauchemars... Moé... J'me réveillais en sueurs, dans mon lit, à côté d'ma femme. Au début, a comprenait... Au début, a'm'faisait des compresses frettes... Mais après un boutte... Ben a'l'a arrêté... Pis a commencé à penser qu'y'avait de quoi qui s'passait pas ben dans ma tête... C'est ben certain... A voyait pas c'que j'voyais moé, la nuit... D'la chair calcinée... Des muscles à découvert... D'la peau qu'y'a d'lair d'un espèce de Saran wrap boursouflé... Une face qui s'reconnait même p'us... Qu'ya pas d'nez... Qu'ya p'us d'yeux... Juste une grosse masse de caoutchouc... de boue...

Le chœur : Ainsi le mouton, sur le flanc, dans le pré, agonise et broute encore.

Je n'étais point très sage pour ma part, mais devenu assez pratique cependant pour être lâche définitivement.

L'homme : Ben j'suis parti... J'pouvais p'us rester à maison... J'avais l'impression d'être dans un asile de fous... C'tait trop... Ma femme a passait son temps à m'observer d'loin... à se mettre d'accord avec toute c'que j'disais... C'est comme si a'l'avait peur de moé... Tsé avec deux enfants en plus ça donne pas une bonne impression... J'pouvais p'us faire ça... Facque j'les ai abandonnés... Je l'ai pas r'gretté au début...

Mais avec le temps...

Avec nostalgie : Mes enfants... Maudit qu’j’aurais pu ben les aimer... Me souviens on chantait toujours ensembles...

« J’ai planté un chêne au bout de mon champ.
Perdrerai-je ma peine, perdrerai-je mon temps?
L’amour et la haine ce sont mes enfants,
mais ce sont mes chaînes. Perdrerai-je ma peine.
L’amour et la haine ce sont mes enfants.
Perdrerai-je ma peine, perdrerai-je mon temps? »

À ce moment l’homme et l’enfant démolissent violemment leurs châteaux.

L’homme, criant, saoul :

« J’ai planté un chêne au bout de mon champ.
Perdrerai-je ma peine, perdrerai-je mon temps. »

Plus calme : Y’en a des drôles aussi qui passent dans le parc des fois... Prendre des photos d’mont château d’cartes... Pis j’leur fait un ben beau sourire... Y’a des fois où j’m dis qu’c’est pas tant l’château qui passe un bout d’sa vie avec moé... Mais dans l’fond, qu’c’est moé qui passe un boutte de vie avec lui... Y’en a un l’autre jour justement qu’y’est passé avec sa gang d’amis... Y s’est pris en photo lui-même avec mon château en criant : « But first, lemme take a selfie... » Pis tout le monde a ri... En tout cas a doit être ben bonne la joke... Y’en a d’autres, les plus intéressants, qui font semblant de pas m’voir... Dès qu’j’m’approche d’eux y sortent leurs téléphones pis y commencent à texter... Ça les empêche d’s se sentir coupables de

pas m'donner d'argent... Parce qu'y veulent pas m'en donner, mais y'ont pas l'respect d'me'l'dire avec des mots en m'regardant dans face... J'suis un déchet qui sent mauvais... Facque y m'ignorent... Y s'disent qu'en regardant leurs cellulaires j'avais penser qu'y m'ont pas vu...

La jeune fille cesse de texter et lève la tête. Elle serre très lentement son cellulaire en fixant les yeux sur l'itinérant. Une fois son cellulaire serré, elle se retourne en bloc vers lui. Elle devient soudainement attentive.

L'homme, ricanant : J'suis pas un esti d'con caliss... J'suis pauvre, c'est pas la même chose... J'me rends ben compte que tu r'gardes pas ton cellulaire parce que l'invention du siècle vient d'être créée! Pis comme si c'était pas assez d'faire semblant de pas m'voir, y font semblant d'pas m'entendre aussi... Y se sacrent des écouteurs s'es oreilles avec d'la musique à fond la caisse...

Hurlant : Eille tabarnak! Quand j'ten train de gueuler à pleins poumons juste à côté d'toé dans l'métro à 1h du matin, tu m'fras pas croire que tu m'as pas entendu criss! Avoue le donc à place que tu veux pas m'en donner du cash au lieu de m'ignorer, ça va nous faire du bien aux deux!

Plus calme : Pis après y'en a d'autres... Des moins drôles... Y passent à côté d'moé pour me dire d'aller m'laver pis d'changer d'linge pour être plus présentable...

Ironiquement : Présentable pour qui? Pour la personne qui travaille à caisse d'la station d'gaz?! À m'laisse même pas rentrer aller aux toilettes... J'chie même pas dans un bol... J'pisse dans rue! Présentable pour qui? Ça fait 15 ans qu'j'ai pas fait d'orgasme...

La jeune fille se raidit. Elle se lève très lentement et commence à s'éloigner à reculons par petits pas.

L'homme commence à se frotter le pénis. Sa voix tremblante monte progressivement : J'veux un orgasme! Tabarnak... M'entendez-vous tout l'monde, j'veux un esti d'orgasme! Moé aussi j'ai l'droit d'en avoir même si j'pus, pis que j'suis vieux, pis qu'j'ai pas d'cash! Un orgasme!

Le chœur : La grande fatigue de l'existence humaine n'est peut-être en somme que cet énorme mal qu'on se donne pour demeurer vingt ans, quarante ans, davantage, raisonnable, pour ne pas être simplement, profondément soi-même, c'est-à-dire immonde, atroce, absurde. Cauchemar d'avoir à présenter toujours comme un petit idéal universel, surhomme du matin au soir, le sous-homme claudicant qu'on nous a donné.

L'homme : Depuis c'temps-là... Ben j'ai abandonné... J'me promène... J'marche le long du Saint-Laurent... J'écoute l'eau... Pis ça m'rappelle quand j'tais p'tit pis qu'j'allais à Gaspé avec mon père... Maudit qu'on aimait ça s'allonger sur la

plage de même rien qu'pour écouter les vagues...
Pis maudit qu'on n'était jamais plus libre qu'ça
dans vie...

Le chœur : On devient rapidement vieux et
de façon irrémédiable encore. On s'en aperçoit
à la manière qu'on a prise d'aimer son malheur
malgré soi.

L'homme : Pis finalement... un moment
donné... Ben j'me suis rendu compte que j'tais
ben mieux parti d'même. Être libre de dormir
n'importe où... À belle étoile, un beau soir d'été.
Pis les autres soirs... Les soirs qu'y pleut... Ou
ben les soirs qu'y fais frette... En hiver... Ben
j'm'arrange comme j'peux... Pis c'est ça qu'y est ça.

*L'homme recommence à construire un château
avec ses cartes en fredonnant très bas :*

« J'ai planté un chêne au bout de mon champ.
Perdrerai-je ma peine, perdrerai-je mon temps. »

*Cette fois l'enfant ne poursuit pas la construction
de son château de sable.*

Le chœur : Qu'on n'en parle plus.

Noir.

Note : L'auteure souhaite remercier Louis-Ferdinand
Céline pour son *Voyage au bout de la nuit*.

DIX

Simon Harvey

*Parfois, on n'a rien à faire.
On pourrait bin changer le monde, ou aller à sa rencontre,
Mais y'a mieux à faire.
Y'a toujours mieux.*

Y sait qu'les bagels, ça vient de Sésame Street. Pour lui, c't'une évidence. C'est vrai. C't'écrit icitte; noir su blanc. Éluard disait : « les mots ne mentent jamais ». X a vu c'te citation-là sur un site consacré à une orange bleue. Y'a bin aimé c'te phrase-là. Facque X s'est mis à l'utiliser sans vraiment la comprendre. X s'en est toujours tenu à ça. Y'a jamais eu besoin de plus. La vérité apparaît d'avant ses yeux à chaque moment qu'ses doigts frappent le p'tit écran d'son téléphone. Y connaît plein'd'choses grâce aux écrans. Au boutte de ses dix phalanges, les informations s'exhibent sans demander le moindre effort. Pu besoin d'se souvenir, de mémoriser ou d'étudier.

À soir à tivi, y'a rien. X fixe son téléphone. Y google : quoi faire quand y'a rien à télévision. Y

fait défiler les résultats rapidement. Les résultats sont poches. Rien de surprenant. Plusieurs publicités de voyages pis de spas nordiques dins Laurentides. Les zinternets, bin le site sponsorisé en jaune fluo, l'amènent à ouvrir une page qui présente les dix choses à faire quand on en a assez des reprises d'*X-files*. X se sent interpellé par le blogue de *MalCity*.

Numéro 1 : lire un livre. Y'a-tu vraiment du monde qui s'amuse encore à lire des livres? X fait comment pour trouver un livre? X zieute dans bibliothèque. Y'a gros de poussière, une tonne de livres *Pour les nuls*, des guides d'utilisateurs pour ses anciens téléphones cellulaires pis des revues avec des madames en maillot d'bain ou en peau. Rien de « Littérature », comme l'article l'avait mentionné, n'existe dans son appartement. Y finit par lâcher l'idée. Ça sert à quoi d'lire si ça lui d'mande autant d'efforts.

Numéro 2 : faire de l'exercice. L'auteur d'la liste est clairement pas nord-américain, pis pas du Québec non plus. En février, c't'impossible de faire du sport. Y va pas s'mettre à courir. X peut pas aller suer. Y'a même pas de trottoir su'l'bord d'l'autoroute. Y'a même pas d'parc proche de chez-eux. Ostie d'câlisse d'idée folle d'vouloir bouger!

Y'a pensé l'ombre d'un instant faire du yoga. Sa sœur lui avait offert un DVD. À vrai dire, y

l'avait pas vraiment eu en cadeau. C'tait juste une gogosse d'échange de cadeaux de Nowel. Quand X avait déballé le cadeau, la déception s'tait plantée su sa face en voyant la vieille Josée Lavigneur en lycra mauve s'a pochette du disque. Y'avait r'mercié hypocritement sa sœur. C'te Nowel-là, lui, y'aurait voulu l'réchaud à café USB. Bin non, c'tait l'chum d'la cousine de Chicoutimi qui l'avait eu. La vie est injuste. Une fois d'retour chez-eux, y'avait laissé croupir Josée dans l'garde-robe. De toute manière, le yoga c'pas un sport. Un sport, ça doit faire suer. Quoique l'yoga l'faisait suer à sa façon.

X s'en va s'évacher d'avant son ordinateur. Une fois le cul su sa luxueuse chaise en faux cuir, y poursuit sa lecture su son gros écran de cent-vingt-cinq pouces.

Numéro 3 : dormir. Y r'garde son agenda. L'horaire de travail de X sent l'ordinaire : huit heures trente à seize heures avec une heure pour dîner entre midi et treize heures. Y'a une heure de char à faire pour aller à job, pis pour revenir, bin c't'une autre heure de route avec trente minutes de trafic. Son cadran est programmé pour sept heures le lundi, l'mardi, l'mercredi, l'jeudi pis l'vendredi. Quand y'arrive à maison, y stationne sa mini fourgonnette dans l'espace de stationnement numéro six. Une fois chez-eux, X s'enferme dans son trois et demi jusqu'au lend'main.

Les meubles dans l'appart d'X sont en faux bois suédois, y'es a commandés en ligne : y'aime pas ça les files d'attente pis l'achalandage des grands et moyens ou petits magasins. Si internet lui permet de consommer dans l'confort d'son chez-eux, X doit en profiter. Dernièrement, y'a même commencé l'achat de son épicerie en ligne. Les pièces de l'appart sont blanches, un blanc d'peinture qu'le proprio avait peint juste avant l'aménagement de X. À côté d'la fenêtre du salon y'a trois cadres qui trônent avec des photos de voyages qu'X fera jamais. Dans sa chambre, comme tête de lit, y'a l'affiche d'un film portant sur un homme qui tombe en amour avec son téléphone.

Une fois ses bottes rangées, X a l'habitude de se cuisiner un plat congelé dans l'micro-onde pour ensuite s'en gaver devant une série télévisée diffusée illégalement à partir d'un site web nord-coréen. Y s'couche vers vingt-trois heures, après deux ou trois épisodes. Y s'garde un bon vingt minutes avant d'se coucher pour perdre son temps su des sites comme *Buzzfeed*. Facque son horaire est réglé. Son sommeil est organisé. X a pas besoin de plus dormir.

Numéro 4 : se faire à manger. C't'une perte de temps pour lui. Y s'demande bin pourquoi la science a pas encore inventé la pilule nutritive. La vie humaine s'rait tellement plus facile grâce à

c't'innovation-là. T'as faim : tu peux prendre une pilule. T'as pas faim : tu peux prendre une pilule pour te donner faim. La science et la technologie sont là pour rendre ta vie plus simple. Quessé qu'y'avait bin à manger chez-eux? X attendait encore sa commande d'épicerie en ligne. Même si y'avait eu l'goût d'cuisiner, y connaissait pas de recettes. Y cuisinait jamais. Y se préparait rien qu'des repas pour lui t'seul de toute façon. Pis y'avait pas grands ingrédients dans son frigo ni dans son garde-manger. X avait tenté une expérience l'autre jour : y'avait mélangé une poutine en canne avec deux sachets de pâtes instantanées. Ç'a été dégueulasse! La sauce brune pis la sauce carbonara font pas un bon mix. X hésite encore devant la quatrième proposition, mais son estomac a toujours pas faim. Pis pour avoir faim, y'aurait dû faire de l'exercice pis l'exercice, ça l'intéressait pas.

Numéro 5 : produire une vidéo de soi. X réfléchit à cette idée. Y possède une caméra. Y'a les moyens pour se filmer, mais y saurait pas quoi dire. Aucun sujet lui semble intéressant. Devant l'absence de sujet, quessé qu'y pourrait bin dire à la communauté web? Y pourrait s'exprimer au sujet du dernier livre qu'y'a lu, si y'avait lu un livre, ou encore y pourrait s'émouvoir au sujet de la circulation en banlieue à l'heure de pointe, ou présenter ses grandes recettes faussement

gastronomiques à base d'aliments en canne, ou s'énervent contre des listes de suggestions ridicules, ou bien donc faire l'apologie d'une firme pharmaceutique exploitant des chimpanzés dans l'but d'créer une capsule nutritive enrichie d'Oméga 3. En définitive, X a rien de bon à dire, y préfère s'farmer a'yeule.

Numéro 6 : s'inscrire à une émission de télé réalité. Si y'avait déjà rien d'bon à dire, alors X a rien à montrer à l'écran. Y'imagine sa vie dans un écran. Y dramatisent ses futures fausses histoires d'amour foireuses et machiavéliques. Y fantasme sur le grand prix pis les cadeaux offerts au gagnant. X endure pas l'idée d'être pris vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec d'autres gens. Y s'voit mal s'a couverture des revues à potins. Y'angoisse à devenir l'animateur d'une émission sur V télé. Y'est même pas encore inscrit qu'y'est déjà un has-been de la pop culture québécoise. Un vertige pogne X facque y s'dépêche de faire disparaître c'te vilaine suggestion-là.

Numéro 7 : inviter des amis. Cette suggestion frise l'inutile. Si y voulait vraiment parler à des êtres humains, y pourrait l'faire virtuellement. Les plateformes pour rencontrer des inconnus à travers le monde sans avoir à se déplacer, ça existe. Ça, c'est d'évolution câlisse! De plus en plus, X croit qu'la liste sent l'vieux, qu'est pu bonne, qu'a atteint sa date de péremption, genre.

Numéro 8 : apprendre une nouvelle langue. À quoi ça sert d'apprendre une nouvelle langue si on maîtrise pas d'jà la sienne? Y'avait déjà eu assez de ses que'ques cours d'anglais au cégep pour bien le baragouiner. Apprendre une troisième langue s'rait pas bin bin utile pour lui.

Le *Numéro 9* s'écrit pas à moins d'avoir plus de dix-huit ans.

*Cliquez ici si vous avez **plus de 18 ans**.*

Le *Numéro 10*, y prend même pas l'temps d'la lire.

X décide de s'coucher en s'disant que demain s'rait mieux, que finalement la suggestion numéro trois tait la meilleure. Le sommeil vient pas. X s'dit qu'y devrait suggérer la création d'une pilule pour s'endormir instantanément. Pis juste avant de s'fermer les yeux, X pogne son téléphone. La lumière d'l'écran donne un ton gris-bleu à son visage. Dans noirceur de sa chambre, y'a rien qu'son téléphone qu'y'éclaire. C'est dans c'te décor-là qu'y'écrit à une de ses p'tites blondes. Une fille qui habite dans un autre pays. Y lui écrit un d'ces mots d'amour par satellite qui r'viendront jamais.

LE LABYRINTHE

Louka Lapointe Hénaut

Julien s'était assoupi vers 4h du matin. Sa tablette électronique était encore allumée sur son nez. Depuis plus de trois semaines, il arrivait en retard à ses cours. Il se couchait trop tard. Ses yeux étaient cernés et petits. Ses notes dégringolaient à vue d'œil et il ne savait plus comment il finirait son CÉGEP. Les sessions allaient s'accumuler et il aurait sans doute à signer un contrat de réussite. Puis, il y aurait éventuellement l'université. Il ignorait le genre d'emploi qu'il désirait, mais il devait poursuivre ses études sous peine d'être mis à la porte par ses parents. Combien d'années serait-il encore piégé dans le système scolaire? C'était insensé. Il vivait comme une machine à apprendre qui ne comprenait pas pourquoi elle apprenait et qui de toute façon ne comprenait rien à la matière. Pour la machine éducative, il se nommait ROBJ14019506 et son dossier était

médiocre. L'API le détestait parce qu'il allait rester au CÉGEP plus de deux ans et ruiner le petit plan du parcours parfait. Il faisait partie du 60% d'étudiants qui ne respectaient pas un parcours normal. Sa vie lui semblait labyrinthique et absurde.

Alors qu'il dormait, Julien entendit une musique. C'était une mélodie magnifique. Quelque chose qu'il n'avait jamais cru possible. Elle différait en tous points du métal qu'il écoutait habituellement. Elle contenait des chants d'hommes et de femmes aux voix pures. Des lyres et des flûtes de pan formaient des polyphonies divines sur le rythme de tambourins et de clochettes. Julien s'éveilla submergé de lumière. Elle ne l'éblouissait pas. Bien que forte, elle était douce et mystique. Étrangement, elle semblait être aussi une partie de la musique. De son éclat jaillit un homme ou un garçon. On n'aurait su dire lequel tant sa beauté était pure et son visage doux, bien que sa stature et ses muscles sveltes furent imposants. Il était pratiquement nu à l'exception d'un drap attaché en tunique, d'un casque et de sandales ailées. Il s'approcha de Julien et posa ses mains douces sur son torse. Il lui parla très près du visage, mais son haleine sentait la fleur et sa voix semblait envelopper la pièce : *« Je suis Hermès, le messager des dieux. Sois sans inquiétude, jeune héros, les seigneurs des cieux ne sont pas partis,*

ils ne t'ont pas oublié. Ils savent que tu les attendais, même si tu les as oubliés, même si le monde s'est noyé dans le scepticisme et la machine. N'oublie pas le Deus Ex Machina. Nous sommes là. Nous voyons tout et orchestrons tout. La foudre de Zeus irrigue les veines des machines et le feu de son fils Héphaïstos fait rouler le monde et gronder les canons. Aphrodite, la belle, garde en vie des milliers de masturbateurs illuminés et Bacchus réveille la nuit au son de la musique d'Apollon et de Pan. Toi, tu as été choisi. Tu es notre fils. Tu es Thésée. Ton appel est lancé et le labyrinthe t'attend. Va tuer l'immondice, la difformité et les bêtes qui l'accompagnent. Va tuer le Minotaure, l'homme bête, le civilisé sauvage, la créature.»

Le lendemain, Thésée descendit dans le garage. Étonnamment, il était à l'heure pour l'école. Il prit le fusil de chasse de son père qui rentrait bien dans son sac à dos une fois plié. Ses parents l'avaient livré au système scolaire à 6 ans comme le voulait la loi rigide du gouvernement. Tous les enfants y étaient livrés et ne pouvaient en sortir sous peine de conséquences sociales, juridiques ou systémiques. Certes, il irait à l'école. Certes, il respecterait la tradition, mais lui, le grand héros, s'y rendrait pour vaincre le Minotaure. Il prit l'autobus avec tous les autres jeunes sacrifiés qui se rendaient au CÉGEP incertains de leur avenir. Ce jour-là, Thésée était volontaire. Il arriverait à l'heure. Il entrerait dans le labyrinthe. Il affronterait la bête et ses acolytes.

Sur le site du CÉGEP, il entra dans la grande bâtisse. Elle se dressait comme une immense étendue de béton, un dédale rocailleux aux milliers de corridors qui menaient tous au même endroit et nulle part à la fois. Cet endroit aspirait les jeunes gens simplement munis de crayons pour affronter l'adversité jusqu'à l'université. Y avait-il vraiment des portes de sortie ou uniquement des entrées? Thésée n'éprouvait plus de crainte. Les dieux l'avaient élu et il portait leur grâce. Il entendait encore dans sa tête leurs chants éthérés. Ils lui avaient offert le feu d'Héphaïstos, la rage d'Arès et la force de Zeus. Hermès lui avait appris que lorsque les dieux décidaient, les mortels pliaient, car leur fureur était trop grande. Même si les humains, étant tous de vains Narcisse noyés dans le bruit incessant de leur siècle, n'écoutaient pas, ils entendaient. Leurs os tremblaient au son de la guerre et leur sang coulait toujours aussi rouge. Alors, le héros ne craignait pas. Il était le bras tendu du père des dieux et il pourrait selon sa volonté tirer tout l'Olympe d'une main.

Il ne fut donc pas difficile pour Thésée d'entrer dans son cours d'économie et de sortir son bâton de tonnerre. Il déchargea la foudre et le feu sur son professeur qui servait le Minotaure. Dans un son sinistre, le téléphone intelligent de l'enseignant percuta le sol. Thésée surgit dans le corridor. Déjà, les cris retentissaient, mais le

courage d'Athéna le rendait imperturbable. Le professeur d'histoire accouru hors de son cours, alerté par les coups de feu. Thésée n'hésita pas à le foudroyer. Il marchait sur l'école, ne craignant pas les méandres du labyrinthe. Tous fuyaient sur son passage, sauf les quelques inconscients qui filmaient la scène dans l'espoir de partager sa gloire. Tous savaient qu'il ne fallait pas aller contre la volonté des dieux. Il croisa un professeur de chimie qui savait comment fonctionnait la combustion de la poudre. Cela ne lui servit à rien lorsque celle-ci explosa. Il rappela aux mortels que le feu appartenait toujours aux Olympiens, qu'ils l'ont volé, mais qu'ils ne le maîtriseraient jamais. Il gravit les marches du collège à la recherche de la chambre du Minotaure. De là, l'exécrable tortionnaire contrôlait son labyrinthe et ordonnait à ses serviteurs de torturer les sacrifiés, de leur infliger l'échec et le labeur, de leur rappeler qu'ils n'étaient pas simplement piégés dans le dédale, qu'ils devaient y souffrir. Ils devaient lutter les uns contre les autres et s'étouffer mutuellement en se roulant aux pieds de leurs bourreaux. Thésée arriva enfin dans le bureau du directeur. Celui-ci était assis, paniqué, mais il maintenait son air sévère. Le héros réalisa soudainement qu'il était testé par les dieux. Il devait leur montrer qu'ils avaient choisi le bon champion. Son courage était véritable. Il ne se cacherait plus davantage derrière la foudre de

Zeus. Il était lui-même divin et tout-puissant. Jetant son arme, il se précipita sur le directeur à mains nues. Dans un affrontement épique, il vainquit le Minotaure par sa seule force en fracassant son crâne contre le sol.

La police arriva alors. Le voyant désarmé, ils pointèrent leurs pistolets sur lui pour le mettre en état d'arrestation. Voyant leurs armes sorties, il se précipita sur le fusil qu'il avait délaissé. Il cria : « J'ai vaincu le Minotaure ! Ariane ! Ariane ! Où es-tu ? Nous rentrerons chez moi enfin libres. Libres ! Laissez-moi partir ! » Voyant qu'ils ne le reconnaissaient pas comme le héros qu'il venait de devenir, il conclut qu'ils étaient des ennemis. Il tira sur le plus proche qui tomba. Puis, il sentit le métal entrer dans sa chair. Une fois. Deux fois. Trois fois. Il ne sentit plus le reste. Son sang coulait rouge comme celui de tous les mortels. Son prestige divin s'échappait par ses veines. Il avait échoué. Sa quête était-elle une erreur ? Le labyrinthe et le Minotaure étaient encore plus grands qu'il ne le soupçonnait. L'école n'était qu'un segment de mur : le labyrinthe était partout. Les policiers étaient aussi des acolytes. On naissait et l'on mourrait dans le labyrinthe.

Le héros épique avait échoué. Les dieux tout-puissants l'avaient élu, mais il ne leur échappait pas. Il pensait qu'il allait les rejoindre pour consommer éternellement le nectar et

l'ambrosie, mais le rire d'Hadès l'envelopperait. Il serait tiré sous la terre sur les rivages du Styx, où Cerbère le retiendrait prisonnier de la mort dans la cité infernale.

Dans les jours suivants, les nouvelles à la télévision, les journaux et les réseaux sociaux interprétèrent la situation. On avait entendu le dénommé Julien Robitaille crier « Allah est grand » en faisant son massacre. Un analyste conservateur disait que d'après certaines informations, le jeune écoutait de la musique agressive et jouait à des jeux vidéo violents qui l'avaient sûrement influencé. D'autres accusaient un problème avec l'autorité des enseignants qui avait dégénéré. Un psychologue expliquait que le jeune avait sans doute traversé un épisode psychotique lié — peut-être — à la consommation de drogues. Les parents bouleversés ne comprenaient rien. Le premier ministre offrait ses condoléances aux familles touchées par le drame. Sur Internet, les gens s'indignaient de la violence de leur époque. Ils entassaient les analyses psycho-populaires les unes sur les autres. Des vidéos de Julien Robitaille devinrent virales. Un homme de Sept-Îles avait l'opportunité d'argumenter avec une femme de Sorel. Les Québécois eurent leur content de drame humain et oublièrent tout lorsque Micheline Roberge gagna 50 millions de dollars au Lotto Max.

De leur côté, les dieux de l'Olympe riaient
bien du monde sans avenir qu'ils gouvernaient.

Après tout, il ne faut que du pain et des jeux.

ESSAIS

GÉNÉRATIONNALITÉS

Michaël Lessard

Je suis la pluralité des ondes sur l'océan
Marée haute de l'humanité
Lune apogique; blancheur décroissante

Je cherche le regard de Nelligan
Miroité dans le chlore du Carré Saint-Louis
Imaginaire cristallisé sur 13 pouces

Je rêve de révolution
Sans rêver de cause
Mon voisin m'est inconnu

La banlieue m'éprouvette
Campagnard, je cherche mon espresso
Urbain, je convoite la gomme d'épinette

Ma crise identitaire
Perpétuellement *On the Road*
Ère d'hypermobilité

Continent de la pensée humaine
Lourdeur des crânes de mes ancêtres
Fracas de leurs idéaux tectoniques
M'ensevelissent

Je suis un prisme polychromatique brisé
Avec toutes les prémisses et tous les schèmes
Aucune clarté unie

Enrobage chocolaté, jouet *cheap*
Je suis un Tinder *surprise*
Les princesses de Disney ne vieillissent pas

Je suis l'urgence paresseuse
Ambition de sur-vie
Envie de méta—

Entre la grandeur et le chaos
Je choisis
Le plus souffrant

Acceptation globale

Cet essai a débuté avec la lecture de l'essai De la simplicité de Nathan S. Giroux, publié dans la revue Ekphrasis, « Le Seuil », Printemps 2015, Numéro III, p. 53-63. Le texte qui suit ne se veut pas une réponse directe à l'auteur, mais plutôt un ajout à quelques réflexions entamées par lui. En ce sens, quoiqu'il rejoigne parfois les propos de l'auteur, il introduit surtout de nouvelles idées à la discussion. Il peut donc être lu indépendamment de l'essai de Giroux.

Le XXI^e siècle annonce une nouvelle ère de compréhension. Elle hérite de cette idée postmoderne qui rejette les schèmes de pensée absolue. Le XX^e siècle fut l'occasion de réfuter, soit par la pratique, soit par la réflexion, bon nombre d'idéaux purs, tels cette déontologie kantienne parfaite, cet utilitarisme globalisant, ce socialisme décentralisé, cet environnementalisme spirituel, ce libéralisme renouvelé. Ces systèmes de pensée ont été nuancés à un point tel où leur état actuel, raffiné presque à outrance, est difficilement compréhensible pour toute personne qui n'est pas formée en la matière. Que nous reste-t-il alors comme guide moral? Ou, avant même toute proposition normative, que nous reste-t-il comme grille d'analyse morale du réel, comme manière de voir et de comprendre le réel? Doit-on accepter un relativisme culturel

malaisant ou doit-on se camper dans des positions universalistes maintes fois mises en doute?

Loin d'avancer ici un nouveau code normatif à suivre, je propose plutôt de voir l'art comme un chemin réflexif à l'exploration de ces questions. Plus précisément, je soutiendrai que l'art nous permet de nous connecter avec la subjectivité d'autrui, bâtissant alors une vision plus véridique du réel. Ainsi, l'art est un ouvrage efficace dans la mesure où il embrasse la complexité du réel. L'art ne s'associe pas avec une perspective unique et englobante, mais il nous met plutôt en contact avec une multitude de subjectivités. Si chacune de ces subjectivités représente une réduction du réel, l'appréciation de leur total dresse pour l'individu un portrait plus complet du réel. Ceci, en comparaison avec ce que la subjectivité de l'individu seul a le potentiel de lui offrir en terme de compréhension du réel.

Un chemin vers le réel

Cessons de schématiser le vécu, de le finir en catégories, de le réduire, de le simplifier. Une telle conceptualisation n'est utile que si elle permet d'éclater le réel en une myriade de compréhensions rivales et non exclusives qui se superposent, que si elle révèle la polychromie du réel, que si elle en tisse une toile impressionniste : à la fois décalée et métareprésentative du réel. Pour

ce faire, nous devons embrasser la complexité. Rejeter toute tentative d'objectivation unique. Accueillir toutes les subjectivités. Seuls dans cette pluralité étouffante, cet horizon de subjectivités, pourrions-nous toucher pleinement le réel.

L'art permet ce contact (com)préhensible avec la complexité, voire la complétude, du réel. Si, individuellement, certaines œuvres d'art réduisent les traits du réel vers un acte communicatif simple ou si d'autres œuvres se rendent incompréhensibles par leur tentative alourdissante d'englober le réel; bref, si les objets d'art échouent individuellement à se rendre à la fois complets et compréhensibles, l'art, en tant que somme de tous ces objets, en tant que total, réussit.

L'art en tant que somme, saisit le réel, l'accroche, l'empoigne, le (com)prend. L'art transcende le réel, il l'éclate. Toute création de l'imaginaire n'est qu'une nouvelle formulation, perception du réel, puisque tout imaginaire part du réel. Ce remâché artistique ajoute au réel *prima facie*. L'art rend (com)préhensibles ces perceptions de la réalité qui existaient subjectivement et ne demandaient qu'à être présentées au monde. Il révèle des segments du réel jusqu'alors invisibles. Si chaque œuvre plonge avec intensité dans un nombre *fini* de perceptions du réel, c'est cette intensité qui permet un contact vivifiant avec

le réel, en fracassant notre habituelle banalité de vivre. Le total de ces contacts subjectifs intenses, soit l'art, crée un portail holistique permettant d'accéder à ces versions du réel, de surpasser notre propre subjectivité et, ultimement, de se constituer un voyage éclectique.

Lors de ce voyage au travers des subjectivités d'autrui, de leurs sentis, de leurs vécus, nous sommes menés à progressivement comprendre l'Autre en tant que Nous. Plus nous intégrons le senti d'autrui en nous, plus nous enrichissons notre compréhension du réel. Nous pulvérisons alors le plafond de notre propre subjectivité, grâce à l'art. Comprendre l'Autre en Nous ne tient pas d'un projet d'assimilation homogénéisant, mais plutôt d'un accueil de l'altérité, de l'acceptation d'une hétérogénéité potentiellement contradictoire en nous.

Ainsi, lorsque nous abordons l'art en tant que tout, il ne faut pas souhaiter simplifier les traits du réel. Il faut les ouvrir, les confronter, les mettre en tension, les apprivoiser, les harmoniser. Jouons avec la complexité du réel, avec les subjectivités qui enrichissent l'expérience simplement factuelle, qui la complètent, et seulement alors arriverons-nous à percevoir le réel. En ce sens, l'art agit en quelque sorte comme une « science », un champ de connaissance, qui nous permet de plonger dans les questions

profondes sur l'humain. Et, comme la nature humaine est incertaine, les réponses le sont aussi.

Évidemment, l'individu seul ne peut toucher à toutes les œuvres artistiques existantes. Même s'il le pouvait, son appréciation des œuvres serait limitée par ses schèmes de pensée. Or, ceci n'empêche pas l'art, en tant que somme, de lui servir d'ouvrier vers d'autres subjectivités. L'art est alors appréciable par l'individu comme un projet anthologique. Il complexifie et enrichit le rapport de l'individu avec le réel.

Les symboles

Lors de cette tentative de contact intense et sublime avec le réel, apprenons à réutiliser les symboles correctement. Là où certains voient en l'utilisation de symboles dans l'art un chaos, une profusion des possibles qui mine la communicabilité du message, il convient plutôt de voir un outil pour accroître notre compréhension, pour la fertiliser. Il faut reconnaître la possibilité d'un usage fécond des symboles qui propulse une lumière nouvelle, qui permet de se rattacher à un bagage connotatif complexe, historique, travaillé, subtil, parfois contradictoire, tendu; parfois harmonieux, uni. Ce chaos de possibilités connotatives, cet amalgame d'interprétations possibles, permet d'accéder à un sens nouveau difficilement exprimable autrement. Parfois,

même, un sens *inaccessible* autrement. Un sens qui ne peut être saisi si les éléments contradictoires ou complémentaires qui le composent ne sont pas réunis dans cette recette, ce parfait dosage qui crée le symbole.

Lorsque Hubert Aquin écrit « s'ophéliser dans le Rhône », et que sa « longue chevelure manuscrite se mêle aux plantes aquatiques et aux adverbes invariables » (*Prochain épisode*, p. 18), il appelle un bagage connotatif qu'aucun ne saurait synthétiser autrement. Il reprend l'Ophélie d'*Hamlet* de Shakespeare, d'une part, et, d'autre part, appelle à lui l'aide d'une panoplie d'artistes et d'intellectuels qui ont travaillé le symbole de l'ophélisation. Se joignent alors les écrits d'Arthur Rimbaud, de Georges Rodenbach, les théorisations de Gaston Bachelard, les peintures d'Alexandre Cabanel, John Everett Millais, Ernest Hébert, et toutes autres interventions et intellectualisations qui ont inscrit Ophélie au cœur de l'imaginaire collectif. L'usage adéquat du symbole ouvre à cet espace de compréhension, ce forum de discussion intemporel, cette incertitude des interprétations.

Parce que, oui, parfois, la compréhension implique, voire nécessite, les subtilités de l'incertitude. Daniel Weinstock explique que la poésie, celle qui s'étend au-delà du style littéraire, ouvre un mode d'ambiguïtés, de mystères, que

ces significations ouvertes permettent la remise en question, l'approche critique de ce que nous sommes (*La vie habitable*, Véronique Côté, p. 53-54). Dans un monde aux significations closes, binaires, polarisées, manichéennes, il est impossible de réfléchir plus avant. L'incertitude connotative éclate les interprétations fixes. Alors, si l'ambiguïté ne participe pas à construire *une* pensée, elle permet la construction de *la* pensée. Elle nous pousse à réfléchir, à penser le réel, à le nuancer, à y plonger ; bref, à le vivre.

Ceci étant dit, il convient de rappeler que l'usage des symboles ne doit pas être hermétique. D'une part, chaque personne devrait avoir accès à leur compréhension. Ce doit être compris comme une part nécessaire de l'éducation. Apprendre à communiquer ne se résume pas à lire et à écrire. Il s'agit d'apprendre le sens des mots, leur connotation et, au-delà, d'apprendre à comprendre leur agencement. Les phrases, les paragraphes, les tous. Il en va de même pour toute autre forme d'art : nous devrions être capables d'en saisir le sens instinctif, le sens viscéral.

D'autre part, les artistes ont la responsabilité de se rendre accessibles. Cependant, l'accessibilité ne signifie pas la réduction de l'expression, ni celle de l'intention. Il s'agit plutôt de s'assurer de la communicabilité du senti. Claude Gauvreau

l'exemplifie bien par son poème *Jappements à la lune* : « Garagognia lululululululululululululululu ». Le vers, en apparence assez hermétique, se révèle accessible lorsque l'on s'y attarde, dans la mesure où il communique avec force un senti. Il n'est pas nécessaire de le réduire ce senti à une certitude fixe par la description pour en comprendre le sens profond. Ainsi, il y a moyen d'utiliser les symboles, les codes, les référents, leur chaos connotatif, pour saisir quelque chose de tendu, d'hétérogène, d'instable, d'incertain ; bref, de réel.

Embrassons la complexité du réel. Poussons-la jusqu'à comprendre l'Autre en tant que Nous. Jusqu'à pulvériser le plafond de notre propre subjectivité grâce à l'art. L'art pave le chemin d'un pèlerinage éclectique ponctué de la subjectivité d'autrui. Il n'y a pas de perception unique du réel. Elles existent toutes. Seuls ces incertitudes, ces perceptions chaotiques du réel, ce confort de l'ambiguïté nous permettront de mieux comprendre le réel.

EKPHRASIS RECRUTE

3 ÉDITEURS/ ÉDITRICES

POUR LE

COMITÉ LECTURE

Vous aimeriez acquérir de l'expérience en édition? Vous aimez lire et analyser des textes? Ekphrasis est à la recherche de 3 éditeurs/éditrices pour le comité lecture. Il suffit de proposer un exemple d'analyse et de correction sur un des textes publiés sur

ekphrasis.ca/numeros

et d'écrire à l'équipe pour vous présenter et décrire votre intérêt.

Pour plus d'informations, écrivez à

revue@ekphrasis.ca

ou rendez-vous sur

http://ekphrasis.ca/comment_faire_pour_participer_a_un_numero_d_Ekphrasis.html

HIVER 2016 | NUMÉRO V

APPEL DE TEXTES

SUR LE THÈME DE LA

DISTORSION

La revue Ekphrasis vous propose de participer à son cinquième numéro. La ligne directrice sera la **distorsion**. En tant que créateurs, vous pourrez explorer les différentes évocations tirées de l'usage du mot. Nous incluons toutes les manifestations de la distorsion : un thème, un motif, une isotopie, une contrainte formelle, la construction d'un personnage, l'argument polémique d'un pamphlet, etc. Pour le **3 janvier**, nous vous invitons à soumettre vos textes de tous genres contenant un maximum de **2500 mots**, à l'adresse électronique de la revue. N'hésitez pas à nous contacter, quelles que soient vos interrogations.

FICTION | ESSAI

**UN MAXIMUM DE 2500 MOTS / 5 PAGES POUR
LA POÉSIE**

JUSQU'AU 3 JANVIER 2016

REVUE@EKPHRASIS.CA

VISITEZ-NOUS SUR
EKPHRASIS.CA